

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 5

Artikel: Le dernier des Villaz : [suite]
Autor: Tissot, V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188619>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sanne, dont la revue se passait sur le Châtelard, plateau qui domine les plaines du Loup.

M. Muret-Grivel, inspecteur général des milices, assistait à toutes les revues. Il portait le chapeau gancé de face et les bottes à la Souwarow. On remarquait sa belle prestance à cheval. Ce fut lui qui présida à l'organisation primitive des milices.

Les revues d'infanterie se passaient également sur le Châtelard, où le bataillon se rendait depuis Montbenon, après les préliminaires obligés, qui consistaient dans les appels de compagnies, la distribution de la poudre et l'arrivée du drapeau, reçu par la troupe présentant les armes. L'inspection cérémonielle, à rangs ouverts à double distance, était présidée par le Lieutenant du Gouvernement, M. Justin Audra, qui remplit cette fonction jusqu'à la Révolution de 1830, avant l'institution des préfets.

La population de Lausanne et des campagnes se rendait en foule à la revue du Châtelard, soit motif de promenade, soit pour entendre le discours du Lieutenant du Gouvernement, qui excellait dans l'art de fasciner le soldat citoyen. C'est ici le lieu de rappeler le mouvement populaire qui se produisit sur Montbenon, à la revue du bataillon de réserve, en 1830.

M. Audra ayant parlé d'une manière méprisante des pétitionnaires demandant un changement à la Constitution, avait surexcité la population, qui se porta, cette fois-là, en nombre considérable sur la place d'armes, résolue à protester énergiquement. Lors de la formation du carré, au centre duquel le représentant du Gouvernement se plaçait pour haranguer la troupe, la foule se précipita sur ses rangs, attendant impatiemment que M. Audra prit la parole. Après le roulement de tambour, le cri unanime : « A bas Audra ! » fit explosion, et malgré les efforts de M. Veibel, chef du bataillon, qui essaya vainement de faire battre le roulement, le silence ne put être rétabli. Le bataillon resta immobile, l'arme au bras, et M. Audra dut sortir du carré pour se rendre chez lui, au galop de son cheval, escorté jusqu'à l'entrée du Grand-Chêne par M. le commandant d'arrondissement, Auboin, qui l'abandonna alors à son malheureux sort.

La foule le suivit à la Rosière, son domicile, où elle continua ses protestations jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Les principaux chefs militaires de la place se firent un devoir de se rendre à la Rosière, dans le but de calmer l'agitation et de prévenir tout incident fâcheux. F. S.

Coumeint Biribi fa soupâ sê z'einfants.

Biribi est on pourro diablo qu'a 'na beinda d'einfants et que n'a pas dè quiet lè repètrè bin adrâi ti lè dzo. Mâ lo gaillâ est suti, et quand n'ia rein dein lo bouffet, sâ tot parâi conteintâ son mondo.

On dévai lo né, que n'ia vâi pas grand pedance pè l'hotô et què lè z'einfants sè rappertsivont po veni medzi on bocon dévant dè s'allâ cutsi, Biribi n'étâi pas tant à se n'èse, po cein que n'avâi rein à l'âo bailli, et po reimpliâci l'âo soupâ, l'âo fe : Eh bin accuta, mè z'einfants, cliâo que sè voudront allâ

cutsi sein soupâ aront tsacon 'na pice dè 5 centimes !

Ma fâi 5 centimes, l'est tota 'na somma po dâi pourro z'einfants coumeint cliâo à Biribi, et po cliâo 5 centimes, sè passiront ti dè soupâ, et sè redzoïessont dè poâi atsetâ lo leindéman dâo sucro d'ordzo, dâi caramellès, dâi trablîettès à la bise, onna navetta, enfin tsacon suivant son gout, et s'eindormont sein fèrè atteinchon âi rattès que l'âo corressont dein lo veintro. Ma fâi lo leindéman martin la fan lè tegnâi et l'avont coâte dè trossâ on bocon dè pan ; mâ quand vignont po dèdjonnâ, Biribi que regrettàvè lè picès dè 5 centimes, du que lo soupâ étâi passâ, l'âo fe : Ora n'est pas quiestion ! cliâo que voudront dèdjonnâ dussont mè bailli 5 centimes ; dè façon que cliâo pourro z'einfants, qu'ètion affautis, ont dû rebailli cé ardzeint à l'âo père qu'ein a du avâi mau âo veintro ; et l'est dinsè que Biribi, sein rein refusâ à sè z'einfants, a pu espargni on repé.

On fin soupâ.

La Marienne à Davelet est 'na bin bouna dzein que fâ tot cein que le p'âo po bin soigni se n'homme ; mâ lo gaillâ ne s'ein tsaou rein tant, et l'âmè mi pèdzi tant qu'âo mâitein dè la né pè lo cabaret na pas allâ bravameint soupâ à l'hotô avoué sa fenna, que ne p'âo pas cein comprendrè, kâ l'autro dzo, que le lavâvè pè vai lo borné, le fasâi sè plieintès âi buiandâirès et le l'âo desâi :

— Ne sè pas dein lo mondo porqu'è me n'homme ne vâo jamé veni soupâ avoué mé ; et portant ne lâi préparo rein què dâi bons affèrès ; lâi é atsetâ onna coutéletta la senanna passâ ; la lâi é retsâodâie po lo cinquiémo iadzo hier-à-né, et diabe lo pas que l'est venu po la medzi !

Le dernier des Villaz.

III

Le prêtre qu'on avait envoyé chercher ne pouvait être là que vers le soir ; une des gardiennes avait détaché de la paroi un crucifix orné de saintes reliques ; elle le mit entre les mains de la mourante.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi, murmura la vieille châtelaine ; et, comme si une lueur d'en haut traversait les ténèbres de son esprit, elle appliqua ses lèvres livides sur la croix de bois.

Elle eut un instant de calme, sa respiration semblait moins oppressée et son regard s'apaisait.

Rodolphe voulut s'approcher d'elle ; elle entendit son pas et fixa sur lui son œil menaçant ; puis, refoulant sa couverture, elle poussa un râlement étouffé, ferma les paupières et expira.

Rodolphe, témoin de cette scène, faillit s'évanouir. Il se laissa choir dans un fauteuil et ne sortit de son immobilité qu'aux premières lueurs de l'aube.

La morte était déjà ensevelie ; son corps se dessinait en lignes grêles sous le linceul et quatre cierges jaunes brûlaient autour du lit. Les serviteurs du château et le prêtre étaient agenouillés sur le plancher. A la vue de ce spectacle, si triste et si solennel à la fois, Rodolphe, anéanti, sanglotta comme un enfant.

Trois jours plus tard, on enterrait la dernière châtelaine de Villaz.

Rodolphe était désormais seul. Bien qu'il négligeât sa mère au point de laisser passer des semaines sans aller la voir, sa mort avait creusé un vide immense autour de lui. Il éprouvait des sensations pareilles à celles d'un voyageur perdu au milieu du désert : il ne savait de quel côté s'orienter. Sa vie se déroulait sans but devant lui ; il lui était impossible de rester longtemps en place ; il avait des impatiences fébriles ; le désespoir se glissait lentement dans son cœur tourmenté de remords. Durant la journée, il errait dans le château comme une âme en peine, indifférent aux choses extérieures. Le soir, il gravissait les escaliers de la plus haute tourelle, comme s'il eût voulu se rapprocher du ciel. Là, appuyé sur un créneau, il contemplait d'un œil rêveur le soleil qui se couchait dans un horizon de pourpre, les vapeurs dorées qui montaient des vallées, les arbres des collines qui s'estompaient graduellement, le château de Romont, mis en relief par ces effluves d'irradiation, et dont les girouettes neuves étincelaient comme des aigrettes de diamant. La magnificence de ce spectacle imposait silence à tous les êtres de la création. On n'entendait pas un gazouillement, pas un cri, pas un bruit de pas. Seul, Rodolphe était étranger à cette sainte paix. Son âme était pleine d'agitations secrètes dont il ne pouvait établir raisonnablement la cause. La nuit le surprenait souvent sur cette tourelle, abîmé dans une rêverie profonde, et l'œil obstinément fixé sur une petite lumière qui illuminait une fenêtre du donjon de Romont. Rodolphe savait cependant que cette lumière ne s'échappait pas de la chambre de Marguerite : en compagnie de ses parents, la jeune fille était partie pour le manoir de Palézieux quelques jours avant la mort de la châtelaine de Villaz. Il ignorait par quelle main était allumée cette lumière, mais il l'aimait. Cette mystérieuse flamme rouge, perçant les ténèbres comme une étoile, lui était devenue sympathique au milieu de sa solitude. Il la comparait tantôt à un œil protecteur ouvert sur lui, tantôt à une âme souffrante qui revenait des mondes inconnus pleurer aux lieux qu'elle avait habités.

Vers minuit, la lumière disparaissait. Rodolphe, le front chargé de tristesse, descendait alors dans sa chambre et se jetait tout habillé sur son lit. Son sommeil était agité ; il lui semblait que les paroles de malédiction de sa mère grondaient à ses oreilles.

Le soleil le trouvait toujours debout, mais il ne chassait plus. Et du moment que ses amis ne pouvaient décemment venir festoyer à son château plongé dans le deuil, ils se tenaient à l'écart. Quelquefois seulement, pour exprimer à Rodolphe la part qu'ils prenaient à sa douleur, ils envoyaient des messagers chercher de ses nouvelles.

Des mois se passèrent de la sorte.

Un soir que Rodolphe avait prolongé sa promenade jusqu'aux bord de la Glâne, il rencontra une pauvre femme qui se jeta à ses pieds et lui raconta qu'un ours avait dévoré le plus jeune de ses enfants.

— Vous êtes un chasseur si hardi, lui dit-elle, je vous en supplie, délivrez-nous de cet animal, tuez-le ; je tremble pour mes autres fils.

Rodolphe consola de son mieux la malheureuse mère et lui promit de dissiper ses craintes.

Il se leva à trois heures du matin, sortit sans prévenir personne, et, suivant exactement les indications données, il alla s'embusquer à l'entrée d'une clairière. Pour armes, il n'avait qu'un poignard et un épieu. La lune, une lune pâle et fréquemment voilée, — était suspendue comme une lampe mortuaire au-dessus de la chaîne du Moléson. Au milieu de l'obscurité vague, on distinguait à peine les objets : si les sentiers n'avaient pas été fa-

miliers au jeune chasseur, il se serait sans doute perdu cent fois avant d'arriver à cet endroit.

(A suivre.)

Boutades.

Un commissionnaire s'aidant au déménagement de l'atelier d'un peintre, laissa malheureusement tomber une Vénus de Milo, en plâtre, qui se brisa sur le parquet. Fureur de l'artiste, qui le traite de maladroit, de butor et autres qualificatifs.

— J'en suis bien fâché, monsieur, fait le commissionnaire, mais le mal n'est pas si grand... elle avait déjà les bras cassés.

Un ancien militaire venait d'obtenir la place de concierge dans un musée. Il a reçu pour instructions d'obliger tous les visiteurs à déposer leurs cannes au vestiaire. Arrive un monsieur, les mains dans ses poches.

— Eh ! s'il vous plaît, votre canne.

— Ma canne ? Vous voyez bien que je n'en ai point.

— Ça ne me regarde pas, Je ne connais que ma consigne. Allez-en chercher une !

Le jeune Isidore apprend l'histoire et la grammaire. Son professeur, en lui donnant une leçon sur les adjectifs, lui explique que *beau* est un masculin et devient *belle* au féminin. L'enfant écoute avec attention. Tout à coup, frappé par une idée pleine de logique, il s'écrie :

— Alors si Mirabeau avait eu une fille, elle se serait appelée Mirabelle ?

Connaissances utiles.

Voici un *ciment pour raccommoder les porcelaines* : faites bouillir pendant 5 ou 6 minutes dans une eau bien claire un morceau de verre blanc ; pilez ensuite ce verre, passez-le à travers un tamis fin, et donnez-lui un grand degré de ténuité en le broyant sur un marbre après l'avoir mélangé avec du blanc d'œuf. La ténacité de ce ciment est telle que les parties rejointes ne se séparent jamais, même lorsqu'on vient à briser de nouveau les vases ainsi raccommodés.

OPÉRA. — On assure que le Comité du Casino-Théâtre a traité avec M. Fronty, le mari de Mme Fronty, notre première chanteuse de 1883, pour la prochaine saison d'opéra, dans laquelle nous aurons le plaisir d'entendre plusieurs œuvres qui n'ont pas encore été données sur notre scène.

Nous rappelons que la conférence littéraire de M. Philippe Godet, qui a pour sujet : *Un poète romand*, aura lieu lundi 2 février, à 5 heures du soir. Entrée, 2 francs. Billets à l'avance à la librairie Tarin.

L. MONNET.